NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

50 Nº 8 1923

L'art de diriger d'après saint François de Sales

G. DE RHODEZ

p. 436 - 443

https://www.nrt.be/fr/articles/l-art-de-diriger-d-apres-saint-francois-de-sales-3101

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Art de diriger d'après saint François de Salès.

Apprendre à vouloir, est une question primordiale en éducation comme dans la direction spirituelle. Or M. Vincent (1) a fait une découverte. Les auteurs modernes qui ont traité ce sujet « ne font guère que démarquer, codifier, mettre en système des principes et des lois, dont les maîtres du passé... ont eu beaucoup plus que l'intuition, en ayant souvent donné, d'après leurs expériences, la formule définitive » (p. 1). S. François de Sales surtout mérite cet éloge, ayant établi tous les grands principes de l'éducation de la volonté. Cette

(1) Francis Vincent, docteur ès-lettres, professeur aux facultés catholiques de l'Ouest, *Saint François de Sales, directeur d'âmes*, l'éducation de la volonté, 4e éd., Paris, Beauchesne, 1928 (12 × 20 cm.) VIII-581 pp. Prix : 15 fr.

constatation fut l'origine du livre dont nous voulons entretenir nos lecteurs.

Un livre doit se juger surtout d'après le dessein de l'auteur: cependant le critique a le droit d'exiger que ce dessein soit nettement indiqué. On a relevé dans l'œuvre de M. V. bien des lacunes (1) : le côté surnaturel de la religion, comme de l'enseignement de S. François de Sales, est presque entièrement négligé, et le côté mystique l'est complètement. La doctrine du saint est ramenée à une sorte d'*ascétisme moral.* Ainsi dans les sacrements l'auteur ne voit que des moyens d'intensifier le vouloir, et de l'oraison, seuls les effets psychologiques l'intéressent; il ne parle même pas des résultats surnaturels, comme de l'obtention de la grâce, qui sont les principaux. Pour être équitable, il faut reconnaître que l'auteur s'est volontairement limité à un aspect particulier de l'œuvre salésienne, et c'était incontestablement son droit. Le sous-titre, « *L'éducation de la volonté* », est, pensons-nous, limitatif, et doit signifier que dans le « *Directeur d'âmes* » M. V. n'a voulu considérer que l'éducateur de la volonté. Encore pour prévenir de justes critiques, et préciser davantage, eût-il dû ajouter : « *Étude psychologique* », ou du moins faire dès la préface la déclaration que nous devons attendre jusqu'à la moitié du livre (note page 310) : « Notre saint n'oublie jamais le point de vue théologique.... mais dans les pages qui vont venir, le *psychologue seul* est l'objet de notre étude ».

Étant donné le but de l'auteur, nous n'hésitons pas à déclarer l'ouvrage excellent (2). Ce nous serait un plaisir de résumer les fortes pages, dans lesquelles M. V. justifie du point de vue psychologique les méthodes d'oraison de S. François et de S. Ignace, comme celles où il décrit l'idéal

(1) Voir *Études*, 20 juin, 1923. — (2) Il reste cependant encore quelques expressions regrettables sur l'efficacité des sacrements, la valeur de la messe, etc.

salésien. Obligé à nous restreindre, nous préférons, pour l'utilité de nos lecteurs, nous arrêter à la 4e partie qui traite de la *formation de la volonté par la direction.*

L'Évêque de Genève conçoit le directeur spirituel comme un *technicien* qu'on consulte et en même temps un *ami* qui encourage et soutient. Le recours au directeur spirituel lui semble aussi nécessaire que le recours au spécialiste en médecine ou en jurisprudence, en cas de maladie ou de procès. De là, deux devoirs découlent déjà pour le directeur : il doit avoir ou acquérir une science suffisante en spiritualité (et ajouterons-nous, nous comprenons dans ce mot la mystique elle-même), et posséder en outre les qualités morales qui donnent droit à la confiance la plus absolue et même à la vénération.

La direction n'est vraiment utile qu'à la condition de se maintenir dans de justes limites : elle doit respecter l'autonomie des consciences. Deux excès sont ici à éviter : abdiquer et tyranniser. Donner timidement les conseils ascétiques, permettant au dirigé de les prendre ou de les laisser selon son caprice, c'est diminuer singulièrement l'effet psychologique de la direction. L'ascendant moral, la fermeté, comme la netteté, sont des facteurs importants en éducation. S. François n'oublie pas cette vérité, pas plus que cette autre, que dans l'Église catholique le confesseur parle avec autorité, au nom de Dieu. Bien plus le dirigé doit une humble docilité envers le guide qu'il s'est librement donné(1).

(1) M. V. écrit : « Il s'établit entre le dirigé et le directeur un lien d'*obéissance* ». Il est certain que le *confesseur* en tant que *juge* a juridiction et peut commander. Le *directeur* (et le confesseur en tant que directeur), n'est pas supérieur et donc ne peut exiger l'obéissance proprement dite. La soumission qui lui est due ne relève pas de la vertu d'obéissance, mais de l'humilité et de la prudence. Que nous l'ayons choisi, ou qu'il nous soit imposé, le directeur spirituel est le guide providentiel de notre âme; la vertu de prudence exige donc que nous suivions avec docilité ses avis. Voir le bel article du P. MARCHETTI dans la *Revue d'Ascétisme et de Mystique*, oct. 1921, p. 325.

Mais l'excès le plus fréquent et contre lequel notre saint proteste avec le plus d'énergie, c'est l'asservissement de l'âme à l'arbitraire du directeur. Une direction tyrannique qui substitue au vouloir du dirigé celui du directeur serait fatale : au lieu de former la volonté, elle l'étoufferait et tendrait à l'annihiler. Aussi l'Évêque de Genève ne cherche-t-il pas à maîtriser les âmes, mais à leur apprendre à se maîtriser elles-mêmes. Comme il l'enseigne formellement, il ne faut pas vouloir *reformer* les cœurs, mais les amener à *se reformer eux-mêmes*. Voilà le grand secret. — De même, chercher, comme madame de Maintenon, une direction pour s'épargner la peine de décider, ou pour éviter les responsabilités, est une capitulation déplorable et un amoindrissement de la personnalité.

Le directeur ne peut pas plus abdiquer ses prérogatives que le dirigé son vouloir. A la prudence du confesseur de faire la synthèse de ces deux principes complémentaires. Personne ne la réalisa mieux que François de Sales. Jamais il n'abandonna rien de ses droits, il ne permit même pas de discuter les directions données, mais d'autre part il fit toujours appel à la collaboration et à l'initiative de l'âme elle même. « Vous voudriez, disait-il plaisamment, que je vous enseignasse une voie de perfection toute faite, en sorte qu'il n'y eut qu'à la mettre sur la tête comme vous feriez votre robe et que par ce moyen vous vous trouvassiez parfaites sans peine ». Non! c'est l'âme elle-même qui doit faire sa perfection, le directeur n'est là que pour aider et indiquer la voie.

Pour respecter davantage la liberté de l'âme et lui éviter toute servitude, pour faire jaillir la réforme de l'intérieur, au lieu de l'imposer par le dehors, généralement notre saint évite de s'imposer par voie d'impératif. Au reste sa fine psychologie lui avait révélé cette vérité d'expérience, que l'impératif réveille dans l'âme son instinct d'indépendance et

dresse l'obstacle de l'amour-propre devant l'idée salutaire. Commander n'est pas toujours le meilleur moyen d'arriver au résultat désiré. Il préfère donc recourir à des procédés indirects de persuasion, qu'il enseigna d'ailleurs lui-même un jour à une abbesse réformatrice. Les « *artifices* » recommandés sont : 1) faire naître l'idée qu'on veut inculquer, par le moyen d'une lecture ; 2) s'exhorter soi-même autant et plus que le dirigé, c'est-à-dire se faire à soi-même la leçon destinée au dirigé ; 3) faire intervenir un tiers auquel le directeur donne l'admonestation ou par lequel il la fait administrer ; 4) louer dans le dirigé les vertus qu'il veut voir éclore en lui. En un mot, le directeur fera en sorte que Philothée *prenne* librement sa leçon et ne la reçoive pas du dehors.

L'autre grand secret pour sauvegarder l'autonomie de l'âme et développer sa spontanéité, au lieu de l'amoindrir, c'est de restreindre la direction aux grandes lignes, laissant l'exécution et les applications de détail au libre choix et au jugement, et partant à la responsabilité du dirigé. En un mot, « il exige que l'obéissance soit intelligente et active, que le disciple comprenne l'enseignement proposé, et l'ayant découvert en quelque sorte, se l'applique à soi-même, en tenant toujours un compte exact des circonstances » (p. 438).

Mais il ne servirait de rien que le directeur usât d'une tactique indirecte et enveloppante, s'il tirait parti de sa souplesse pour dominer l'âme qui lui est confiée ou pour la frapper à sa propre effigie. Pour être vraiment salutaire, la direction doit, non pas façonner l'âme d'après un modèle abstrait de perfection, encore moins selon les préférences du directeur, mais aider l'*âme à devenir pleinement elle-même*. « Ne désirez point de n'être pas ce que vous êtes, écrivait notre saint, mais désirez d'être fort bien ce que vous êtes ». C'est qu'il n'y a pas deux âmes absolument semblables, et chacune d'elle est appelée à réaliser une idée particulière de Dieu : « Dieu commanda en la création, dit-il, aux plantes

de porter leurs fruits, chacune selon son genre, ainsi commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Église, qu'elles produisent des fruits de dévotion, chacun selon *sa qualité et sa vocation* ».

Le premier travail du directeur sera donc d'observer patiemment le sujet qui s'offre à lui, avant de prononcer son diagnostic; il devra, pour ainsi parler, constituer « son dossier spirituel ». Lorsqu'il aura une connaissance aussi parfaite que possible du tempérament, des ressources, des déficiences du dirigé, il ne lui sera pas trop difficile d'appliquer les trois grands principes qui dominent toute la direction salésienne.

1) *Subordonner toute son action à celle de Dieu.* A Dieu l'initiative. Le rôle du directeur ne consiste pas à prévenir la grâce, encore moins à la suppléer, il se borne à la seconder. « Je lui ai dit, écrit-il, de *servir* cette âme en son *inspiration* ». Le confesseur doit aider le pénitent à saisir, comprendre, démêler l'appel de Dieu à son égard, puis à le suivre avec une fidélité croissante.

2) *Adapter la direction au tempérament du dirigé et aux circonstances concrètes.* « De vouloir tirer des olives d'un figuier, ou des figues d'un olivier, c'est chose hors propos ». Ce qui intéressait surtout cet esprit analytique et foncièrement réaliste qu'était saint François de Sales, c'étaient les particularités individuelles. Mieux, il les respectait infiniment. « Quittons, disait-il, l'esprit général et nous arrêtons à l'esprit particulier ». Individus ou collectivités, tous ceux qu'il dirigeait, étaient invités à s'épanouir selon leur nature, leur condition et leur milieu. « Il est nécessaire, insistait-il, que ceux qui gouvernent les âmes aient une grande industrie pour les savoir conduire *comme il convient, selon leur capacité et leur portée* ». Il tenait compte non seulement du caractère, passions bonnes ou mauvaises, habitudes, tendances, aspirations, aptitudes naturelles ou acquises, mais encore de tout le passé individuel, de l'éducation, du milieu social;

même des préjugés; bref, il avait le grand art d'utiliser ce que la psychologie moderne nomme « les synthèses mentales ». Et notons ce trait, car il en vaut la peine, tant les directeurs l'oublient facilement, parmi les conditions individuelles dont il faut tenir compte, notre saint plaçait les règles et les traditions monastiques, s'il s'agissait de conduire des religieux. « Les règles et les traditions d'un Ordre constituent à celui-ci comme son tempérament propre ». « Les chartreux ont un esprit tout à fait différent de celui des jésuites, et celui des capucins est tout différent de ceux-ci. L'esprit des chartreux est le *moyen* qu'ils prennent pour s'unir à Dieu. Si l'on voit un chartreux qui témoigne tant soit peu de se plaire à converser avec le prochain, pour parfaite que soit son intention,... il perd tout incontinent l'esprit de sa religion; comme aussi le jésuite, s'il voulait se retirer en solitude et vaquer à la contemplation, comme le chartreux ». Rien ne semble plus évident que cette nécessité de s'adapter aux conditions particulières; mais comme le remarque justement M. V., « rien de plus rare que cette compréhension et ce respect des individualités... Chacun tend à projeter hors de soi l'idéal de perfection qu'il a conçu pour son propre compte, et bien rares sont les directeurs qui ne tendent pas à réaliser dans autrui un type uniforme de perfection ». Il faut souvent une longue expérience pour enfin comprendre que les besoins des autres diffèrent des nôtres, et que les remèdes qui nous ont rendu la santé peuvent leur devenir très nocifs. Et toujours il faut une véritable abnégation et une grande souplesse pour se subordonner ainsi à la diversité des caractères et des grâces. Plus François avançait en âge et en expérience, plus aussi il insistait sur ce principe primordial de l'individuation des méthodes : « Croyez-moi, c'est ici le grand mot, écrivait-il, et le moins entendu de la conduite spirituelle ».

3) *Suivre une marche progressive*. A toutes les époques les âmes avides de perfection, surtout les âmes novices, sont

à l'affût de ces « fallacieux moyens courts qui prétendent nous dispenser de l'indispensable, c'est-à-dire de l'effort et du temps ». La plupart des confesseurs inexpérimentés, surtout ceux qui, pour eux-mêmes, n'ont guère fait d'efforts sérieux vers la perfection, tombent dans le même défaut : ils sont impatients devant les lenteurs et le peu de progrès de leurs pénitents.

S. François ne croit pas aux coups de théâtre en spiritualité, pas plus qu'aux moyens courts ; il tient pour les petits progrès, modestes, mais qui font système lié. Il a soin de modérer les ardeurs indiscrètes et les impatiences ; et il n'est rien qu'il recommande plus aux supérieurs que de supporter les faiblesses de leurs inférieurs, sans s'étonner ni se décourager. « La purgation et guérison ordinaires, soit des corps, soit des esprits, ne se fait que petit à petit, par progrès, *d'avancement en avancement, avec peine et loisir* ». Mais cette lenteur méthodique pourrait, elle aussi, devenir un danger, si le directeur limitait trop étroitement nos vues à l'immédiat, ou si l'âme prenait son parti définitivement de sa médiocrité. Le bon directeur, comme l'Évêque de Genève, sait communiquer à l'âme l'*ambition générale du parfait*, tout en contenant son ardeur et tout en évitant que cette ambition *nécessaire* devienne fièvre, inquiétude ou empressement immodéré.

En terminant, nous ne pouvons trop recommander le livre, si riche et si suggestif, de M. V. Toute personne qui s'intéresse à la direction ou à l'éducation devrait le lire et le méditer.

G. DE RHODEZ.